Le Petit Journal des Tranchées

CHRONIQUE DU FRONT

Remarques sur le mark

Le roi Clovis à la tête de ses vingt mille Francs laissera certainement plus de souvenirs dans l'Histoire que le Kaiser avec ses millions de marks.

L'unité des monnaies boches, contrairement aux grenouilles qui montent dans les bocaux, descend l'échelle financière avec une rapidité de 3e vitesse et les saucisses de Francfort seront livrées, bientôt, enveloppées dans un billet de la Banque d'Allemagne.

Ah ! le bon billet !...

Nos ennemis d'outre-Rhin adorent les petits pois en purée. Si l'effet du blocus leur supprime les petits pois, la purée leur restera certainement, et ce sera déjà une consolation.

Ce mark qui ne fait plus le sou doit contrarier personnellement le manitou des Bulgares, des Turcs, des Bavarois, des Saxons dont l'effigie persiste à se débattre dans les bas-fonds de la finance, car, voir son portrait, même en argent, laissé pour compte, comme un pantalon trop étroit ou une jaquette trop courte, indiscutablement c'est une veste.

Alors que notre Semeuse nationale persiste à valoir ses cent centimes avec une endurance bien française, l'Aigle teuton perd ses plumes et maigrit à un tel point qu'il aura bientôt l'air d'être tombé du nid, tellement peu de gens voudront lui rendre la monnaie de sa pièce.

C'est le commencement de la faim, puisque les pièces du Kaiser ne font plus recette.

Quelle dèche, mon empereur !...

Vous pouvez interroger les somnambules, ce n'est pas le marc de café qui fera remonter le mark de Berlin et si les prestidigitateurs financiers des pays alliés font disparaître définitivement le mark allemand, le marc de Bourgogne n'en brillera que plus joyeusement dans les petits verres.

Saluons donc la dégringolade de ce mark qui marque mal, et préparons-nous à jouir de la déconvenue des Bulgares qui pourront constater amèrement qu'avec les Boches, même financièrement, on ne gagne pas au change.

Jean Poilu.

Le dernier oublié et l'autre...

— Ben, mon colon, si le gouvernement t'oublie, il me semble que tu ne t'oublies pas, toi !...

POEMES DE DEMAIN

La Forêt

Avant que la forêt s'éveille,
Bûcheron, pourquoi t'en vas-tu
Travailler plus fort que la veille ?
Pour qui tout ce bois abattu ?
— Songeant aux victoires prochaines
Qu'annonce le chant des clairons,
Je taille dans le cœur des chênes
De lourds affûts pour vos canons.

La guerre a fait une saignée
A ton vieux bois tout dépouillé,
Voudrais-tu frapper ta cognée
Contre ce vieil arbre oublié ?
— Planté jadis par mon vieux père
Dont il semble porter le deuil,
Il le gardera dans la terre :
Je fais pour mon père un cercueil !

Ta forêt n'est plus qu'une plaine,
Que viens-tu chercher en ce jour ?
Ta maison de bonheur est pleine,
Tu chantes un refrain d'amour.
— Je ne prendrai que peu de chose,
Il me suffit d'un arbrisseau
Pour que doucement il repose...
C'est pour mon enfant un berceau.

De tes grands arbres magnifiques,
Bûcheron devenu très vieux,
Il ne reste que des reliques...
— Ils n'en repousseront que mieux !
Mes gars ont vingt ans et j'espère
M'endormir bientôt satisfait,
Car pour la patrie et leur père
Mes fils feront ce que j'ai fait.

Edmond VALLÉE.

Forêt d'Argonne, Janvier 1916.

LA VIE EN PLEIN AIR

LE POILU qui ne comprend pas

MUCHE. — Vieux Roupoil, on a un quart d'heure avant la soupe, si on faisait un rams ?

ROUPOIL. — Ça tient, v'là justement notre bouif qui s'amène. Hé, Legris, l'ingénieur en chef des godasses, tu viens jouer aux cartes avec nous ?

LEGRIS (*cordonnier de la compagnie et âme simple*). — Si vous voulez, mais je vous préviens, je ne sais jouer qu'à la bataille.

MUCHE. — Ah ! ça va !... Prends les brêmes... si tu tires la plus forte, c'est à toi de faire...

LEGRIS (inquiet). — A moi de faire ? Où ?...

ROUPOIL. — Quelle brute ! Attends, je bats les cartes... (à Legris) : A toi de couper...

LEGRIS (de plus en plus embarrassé). — Couper ? Couper quoi ?...

MUCHE (à Roupoil.) — Crois-tu qu'il en tient une couche... (il distribue les cartes). Allez, mes poteaux vous avez chacun votre compte... (à Legris) : Allons, Legris, tâche d'être un peu intelligent..., parle..., qu'est-ce que tu fais ?...

LEGRIS. — Moi ?... J'suis cordonnier !...

Charles QUINEL.

UN mitrailleur affligé de quelques engelures désire permuter avec douanier des Alpes Maritimes. Raisons de Famille.

LA LYRE DES RESERVISTES

Le cuistot

Portant gamelles et panier
Ma tâche est modeste et cachée
Puisque, des gars de la tranchée,
C'est moi qui suis le cuisinier.

Poilu maître-queux ! Dans ce rôle
Où le hasard me transporta
Je cuis le singe et le rata
Et ce métier n'est pas très drôle...

Servant, sans craintes, sans effrois
Dans les boyaux les camarades
Ce qu'on m'en sort des rebuffades
Lorsque mes plats arrivent froids.

Le café, très fréquent mécompte,
Versé par la cuillère à pot
Semble-t-il trop jus de chapeau...
Il faut voir ce que l'on me conte !...

« Assassin ! Vil empoisonneur !
« Borgia ! Brigand de la troupe
« Qui vole jusqu'à notre soupe !...
— Et j'encaisse ce déshonneur.

Je ne connaîtrai pas la gloire ;
Ayant vécu sans grand renom,
Nul ne saura jamais mon nom
Qu'on ne lira pas dans l'Histoire.

Cela ne la privera guère,
N'ayant pas chargé dans l'assaut,
J'aurais raté (timide et sot)
Citations et croix de guerre.

Seul, saint Pierre, d'un air rustaud,
— Si le destin au ciel m'emporte —
Dira : « Concierge, ouvrez la porte
» Au brave et bon petit cuistot ! »

POUF.

Extraits de la Presse des tranchées

De l'*Echo des Tranchées* :

Dans l'armée française, on doit être poilu et non sans poil. Il n'y a que dans la main que le poil est absolument interdit.

De l'*Echo du Carrefour* :

La maison du coiffeur a été en partie rasée par un... obus. Elle ne tient plus que par un cheveu et une tôle ondulée.

Du *Poilu Enchaîné* :

Krupp vient de fabriquer un obus d'un volume kolossal. Cet obus s'ouvre par le milieu et peut contenir cent hommes équipés et armés. Cet obus a été fabriqué pour l'invasion allemande de l'Angleterre, en remplacement des zeppelins trop fatigués.

De l'*Echo du Ravin* :

En raison de la grande pénurie de métaux qui va s'accentuant de jour en jour, les Boches confectionnent des obus en fonte. Comme ce dernier métal devient lui-même très rare, les usines d'Essen s'occupent de l'utilisation de la fonte... des neiges.

Du même :

Un général de *division*, par l'*addition* des renforts et la *multiplication* des projectiles, parvient à provoquer de nombreuses *soustractions* chez l'ennemi.

Fenimore COUPEUR.

Correspondance de Guerre

Margot Plumard, plumeuse de poulettes, à son mari, Cyprien Plumard, ébéniste en chambre dans le civil, présentement poilu dans les tranchées de X..., du 3e...

Mon petit loup aimé,

Je suis furieuse après toi, je ne t'aime plus, je te déteste. Pas de lettre aujourd'hui, c'est sans doute parce que tu me trompes.

J'ai dans l'idée que tu me racontes des histoires avec tes tranchées, la preuve c'est que la nièce de la concierge qui est mariée avec un zouave m'a dit que son époux passait son temps à lire et qu'il adorait la Martine et la Bruyère, je me demande pourquoi on autorise ces sales bonnes femmes-là à aller sur le front. Moi, je te préviens que si j'apprends la moindre des choses, j'arriverai en douceur et tu verras si je te causerai un peu de la place de la Bastille. On t'a pris pour faire la guerre et pas pour autre chose, si tu passes ton temps à faire le rigolo autant que tu viennes fabriquer des buffets étagères.

Rien de bien nouveau dans le quartier. Le gaz n'est pas venu toucher sa facture, ça serait comique si on l'avait mobilisé. La serine a pondu deux œufs. Ton chien a toussé un peu ce matin et la chatte a miaulé toute la nuit, à part cela toute la famille va bien.

Si je n'ai pas de lettre demain je fais une réclamation au ministre de la Guerre. Je te bise sur le coin de l'œil gauche et sur ton nez pointu.

Ta petite femme pour la vie,

Margot

Cyprien Plumard, poilu au 495e, 16e Cie, Secteur 607

A sa femme Margot Plumard.

Ma petite praline en susucre,

Tu peux te vanter d'avoir de la veine que je ne suis pas momentanément dans le civil, sans ça je t'aurais corrigée, comme ça t'est déjà arrivé dans la forêt de Sénart. Tu te rappelles comme il faisait beau ?... C'était en mai 94. Les zozos chantaient ; le soleil rigolait dans les branches. Que c'est loin tout ça, mon Dieu ! Pour en revenir, je te réponds que si je t'avais sous la main, je t'apprendrai à te laisser tourrer le crâne par la nièce à la concierge, qui est mariée avec le zouave rigolo.

Je me demande comment avec ton instruction tu as pu prendre La Bruyère et La Martine pour des demi-mondaines. C'était pas la peine de t'abonner au cabinet de lecture de la Popingue.

Te bile pas, ma chérie, je ne pense qu'à toi et je te réponds que nous avons autre chose à faire qu'à nous occuper de la rigolade. Je voudrais que les Boches d'en face te racontent le camouflet qu'on leur a fichu avant-hier.

Imagine-toi... Mais voilà qu'on vient me réclamer pour renforcer le boyau d'à côté. On n'est pas des loupeurs ! on y va. Mais c'est tout de même drôle de voir où l'ébénisterie peut vous conduire.

Ta petite lettre m'est arrivée en retard d'un jour. L'adjudant vaguemestre dit qu'il ne faut pas se frapper et que ce sont les *horaires de la guerre !*

Je t'embrasse comme je t'aime, jusqu'à la fin des hostilités.

Ton gros poilu,

Cyprien

On demande un oncle charcutier sachant très bien décorner le cochon. S'adresser au Dr Berlinpimpin, Chirurgien du Kaiser.

L'utilisation du nouveau casque

Par L. DAMARÉ

La balance du cuistot — Le plat à barbe — En remplacement de la gamelle — Le pot de fleur de la marraine

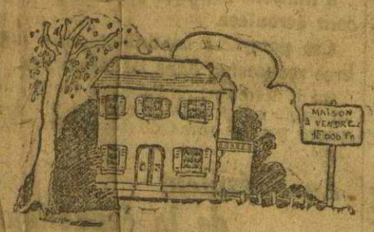
CONTE CHRONIQUE

L'heureux proprio

Cinq heures du soir (17 heures en nouveau style).

Maître Paul Girodat, avocat à la cour, fait sa promenade quotidienne aux Champs-Elysées. Il a cinquante-six ans, mais en porte à peine quarante-neuf, œil vif, teint clair, taille droite, jarret ferme, moustache blanche en bataille.

Au coin de la rue Marbeuf il se trouve nez à nez avec un R. A. T. superbe, type achevé du *terrible torial*, capote usée par



la victoire, casque bosselé, souliers boueux, l'air crâne et gai, croix de guerre.

GIRODAT. — Comment c'est toi, mon vieux Béjard, toi qu'on n'a pas vu depuis la cessation de la paix !

BÉJARD. — Permissionnaire de six jours ! Je viens de chez toi. Je t'avais réservé ma première visite... Arrivé ce matin. Le temps de déjeuner, de regarder un peu ce [illegible] Paris, [illegible] pas ?

GIRODAT. — Et tout à son avantage ! On parle français dans les restaurants. On peut circuler dans les rues... Je le regrettai un peu la semaine prochaine en retouvant ma tranchée de Trépagny-le-Chtel.

GIRODAT. — Tu dis : Trépagny-le-Chatel ! mais alors tu vas pouvoir me donner des nouvelles de ma villa... tu sais bien, la petite villa aux volets verts sur la côte...

BÉJARD. — Sur la cote 149 *bis* ! Je ne connais qu'elle ! Voilà quatorze mois que je la contemple du matin au soir, sans compter les nuits.

GIRODAT. — Ma pauvre villa. Elle est juste entre deux feux. Je tremble à chaque communiqué.

BÉJARD. — Eh bien, mon vieux, ne tremble plus ! parce que ça n'est plus la peine.

GIRODAT. — Ah ! mon Dieu, que veux-tu dire ?

Au prix où est le métal...

BÉJARD. — Tu le devines. Et d'ailleurs ta petite [illegible] te permet de supporter le coup... [illegible] eux, ta villa n'est plus entre deux feux ! Lors de la dernière offensive, les Allemands l'ont occupée pendant deux heures... et ça lui a valu de recevoir quelque chose comme 45.000 obus.

GIRODAT. — Une villa qui m'avait coûté quinze mille francs.

BÉJARD. — Console-toi. Elle a coûté plus cher aux Boches — et ils ne l'ont pas occupée longtemps. C'est nous maintenant qui sommes installés dans l'entonnoir qui l'a remplacée.

GIRODAT. — Me voilà propriétaire d'un entonnoir ! Et tu prends cela gaiement.

BÉJARD. — Non ! mais je te conseille de te plaindre. Non seulement la destruction de ta cambuse nous a permis de gagner cinq cents mètres — et ça compte par le temps qui court ! — mais la précision de notre artillerie va te permettre de faire une opération de tout repos... Un placement de père de famille.

GIRODAT. — C'est ça ! paie-toi ma tête !

BÉJARD. — Combien t'avait-elle coûté ta villa ? 15.000 [illegible] Eh bien, mon vieux, 45.000 [illegible] de l'acier, ça vaut [illegible] autant — même [illegible] entonnoir est une opération [illegible] Zeppelins est qu'on en tirera après [illegible] rebâtir ta villa [illegible] manquait de coffre-fort [illegible] reconstruite, te voilà propriétaire d'un monument historique et même légendaire, que tous les Américains voudront

visiter. Tu n'auras qu'à y placer un gardien et un tourniquet. A vingt sous par visiteur, tu gagneras vite une petite fortune. Mais ce n'est pas tout ça... Une si bonne nouvelle mérite bien sa récompense. Où m'invites-tu à dîner ce soir ?

Curnonsky.

Nouvelles en 3 lignes

— Etant donné l'état de la température, l'hiver précoce et rigoureux annoncé par la Presse est remis à une date ultérieure.

— Il est faux que la récente fermeture de la frontière suisse ait été due à un court-circuit dans le méridien.

— Les sympathies du shah de Perse pour les Alliés s'affirmant de jour en jour les empires du centre ont interdit les cris *persans*.

MADAME ANGOT.

ARTILLEUR R.A.T. 46 ans demande marraine en rapport, ayant l'âge canonique. Ecrire B.M. — P.Q.G. — BCM. Secteur 1141.

CHANSON de MONTMARTRE

DE LA TRANCHÉE

(Air : "LETTRE TENDRE" de Fragson)

De ma tranchée-abri, je vous écris, ma chère ;
Charmant pied-à-terre,
Ma tranchée est pareille à celles qu'il y a
Dans la rue du Qua-
Tre-Septembre, à Paris ; seulement on n'y voit
Pas passer le tramway.
A vivre dans ces trous, comme de vieux termites,
On devient Troglodytes.

II

A part ça tout va bien. Comme sur des roulettes
Ça barde et ça pète.
Nos baïonnettes font de la pénétration
Dans ces gros Teutons.
Hier, nous avons pris (ça c'est un beau chopin)
La cote trente-cinq ;
Nous avons regretté tous autant que nous sommes,
Son absence de pommes.

III

Il pleut de gros obus, l'air est plein de caresses,
Il en pleut sans cesse ;
Il pleut des petits pois, ce légume est vraiment
Peu tendre à présent ;
Il pleut du feu, du fer, des marmites de plomb,
C'est un sacré bouillon.
On ne peut pas sortir : je n'ai pas, chère amie
Le moindre parapluie.

[illegible] temps [illegible]
Peur dîner sur l'herbe.
Il pleut dans la tranchée, on prend des bains de pied,
Oui, mais sans café ;
Quelques bons poilus voient refleurir leurs oignons
C'est une distraction ;
Moi je n'ai pas d'oignons. — Ah ! ça c'est bien ma veine !
Priez pour qu'il m'en vienne.

V

L'Aisne a quitté son lit, quand nous voudrions nous autres
Rentrer dans le nôtre.
Je ne vois plus rien à signaler sur le front
Qu'un petit bouton.
Ce soir nous coucherons sur nos positions :
Deux jolis mamelons.
Je pense à vous... Adieu. Vite je vous embrasse
De profil et de face.

VI

P.-S.

Dans la sombre tranchée où pour vous je soupire,
En pinçant ma lyre,
Les Zéphyrs amoureux, parfumés et légers,
Entrent sans frapper ;
Papillonnant ainsi que vous, mon cher amour,
Ils font trois petits tours,
Et puis s'en vont vers vous, emportant sur leurs ailes
Mes frêles ritournelles.

Vincent HYSPA.

— Pourvu que je n'aie pas le vertige.

Poste d'écoute 22 demande lanterne sourde.

Les Mystères du Boyau

(Roman-Feuilleton)

1re PARTIE

LA MAIN OCCUPÉE

CHAPITRE I

Aux écoutes

Onze coups sonnèrent lentement à la montre extra plate du sergent Lagnolle.

— Minuit ! s'écria-t-il, ouvrons l'œil et la bonne !

— O heures, répondit le fidèle caporal Briscard qui ne dormait pas non plus.

Déjà debout, de leurs couchettes, ils dressaient l'oreille dans la direction du cinquième point cardinal.

— ... C'est cette nuit, reprit Briscard à demi voix, que le fakir doit venir nous remettre l'anneau de jade que le fils du Maharadjah doit passer au troisième doigt de la main de Massiges.

— Tant pis ! méfie-toi... Briscard, murmura Lagnolle. Nous ne sommes plus ici pour faire du cinéma, comme il y a 2 ans, chez Foigrat. Les Boches sont à 153 mètres. Et nous sommes seuls à savoir que le trésor des Van den Periscop...

— Croyez-vous être seul à le savoir ? dit soudain une voix qui semblait sortir d'une bouche d'ombre.

QUINONSKY.

(*La suite au prochain numéro*).

Reproduction interdite pour tous pays, sauf pour la Suède et la Norvège.

A LOUER, à Tahure, sur la butte : Petite maison de campagne bien exposée. Vie calme et tranquille. Prix modérés. Gaz à tous les étages.

CONTES DU « PETIT JOURNAL »

Pour l'Honneur

Tout d'abord le chagrin avait écrasé les deux pauvres vieux. Ils n'aimaient rien au monde que ce fils unique, ils ne vivaient que pour lui. En quarante années de méticuleux et ponctuel labeur comme caissier-comptable de la grande maison de commission Chantoubrier et Cie, le père Prévost était parvenu, à force d'économie, à amasser un petit pécule d'une dizaine de mille francs qui devait constituer la première mise de fonds du jeune ménage quand Louis se marierait. Déjà les parents avaient en vue, pour lui, un excellent parti, la fille de petits commerçants du quartier, qui laissait voir du sentiment pour leur fils. Sans doute Louis Prévost semblait peu pressé de se marier. Il était si jeune, et d'esprit encore un peu troublé par l'entraînement de quelques camarades de Montmartre. Mais depuis plus d'un an son père avait obtenu qu'il le remplaçât à la maison Chantoubrier où il avait su, bien vite, se faire apprécier. Il se trouvait ainsi pourvu d'une situation de tout repos. Le reste n'était plus qu'une affaire de temps.

Et puis, soudain, la guerre éclate. Louis pose la plume, boucle sa valise et part rejoindre son régiment qui fait face à la Belgique et sera des premiers combats. Le pauvre garçon devait avoir le pressentiment d'un malheur, car ses adieux à ses parents furent empreints d'un caractère sombre et pathétique dont ils demeurèrent bouleversés. Cependant Louis Prévost paraissait être de ceux à qui la chance se plaît à favoriser. [illegible] ordre du jour de la médaille militaire, de [illegible]ral, sergent de guerre et fait, enfin, sous-[illegible] croix de bataille, il [illegible] lieutenant sur le champ de bataille, il [illegible] toutes ses lettres, avec une sorte d'étonnement attristé, de tous ces bonheurs inespérés.

Un jour une lettre de son colonel vint découvrir, devant l'orgueil angoissé des parents, l'abîme du désespoir où leur raison faillit sombrer.

« Votre fils, écrivait le colonel, est tombé en héros. Jamais soldat n'eut une fin plus sublime. La mort que son patriotisme ardent semblait vraiment chercher, a magnifiquement couronné sa glorieuse et trop brève carrière ».

... « La mort qu'il semblait chercher ». Ce matin-là, le père Prévost en se dirigeant vers la maison Chantoubrier où il avait dû reprendre la place de l'absent, méditait ces mots dont, aux premières lectures, le sens précis ne l'avait pas frappé.

— Ce qu'il y a de certain conclut finalement, tout en marchant, le père Prévost, c'est que je suis le père d'un héros et que je me dois à la mémoire de mon fils.

Puis soudain, s'objurguant lui-même :

— Allons, du courage. A chacun son tour d'en avoir !

Et le regard brillant, le visage ennobli de gravité fière, il redressait autant qu'il le pouvait, sa taille courbée par l'habitude des écritures aussi bien que par l'âge.

Sa surprise fut vive, en entrant dans le bureau de la comptabilité d'y trouver M. Chantoubrier, qui jamais n'y pénétrait, installé à sa table et qui l'attendait. Une pile de registres, de dossiers, de factures était à sa portée.

Eludant les politesses coutumières, M. Chantoubrier, dont la mine était soucieuse et sévère, interpella aussitôt le vieil employé.

— J'ai eu l'occasion, Monsieur Prévost, d'examiner la comptabilité de ces dernières années. Vous m'avez... détourné, grâce à des virements frauduleux, une dizaine de mille francs...

Cette accusation brutale, cet outrage à toute une vie de rigoureuse honnêteté jetèrent, d'un coup, le vieillard au paroxysme de la fureur indignée. Les poings serrés, il ne pouvait que balbutier, d'un ton menaçant :

— Monsieur, vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit...

— Alors, reprit M. Chantoubrier, il faut donc que ce soit votre fils ?...

Et il y avait, dans sa voix comme une nuance de tristesse.

Le sang figé, la respiration suspendue, le cœur en agonie, le père Prévost, maintenant, fixait désespérément le portrait du héros accroché à la place d'honneur dans un cadre voilé de crêpe par la piété respectueuse des employés de la maison Chantoubrier. Il revoyait son fils montant, le soir, avec des camarades, vers les music-halls de Montmartre, heureux de vivre, de s'amuser après la journée de travail...

— Mais M. Chantoubrier s'impatientait.

— Allons, finissons-en, vous devez pourtant savoir...

— Ne cherchez pas davantage, dit alors le père Prévost, d'une voix basse, humble, pitoyable, j'avoue : c'est moi... c'est moi...

— Ah ! c'est vous !... Ma foi, soupira M. Chantoubrier, j'aime mieux cela.

— Et lui aussi regardait le portrait.

— Rassurez-vous, d'ailleurs, ajouta-t-il, je ne vous ferai pas arrêter si vous pouvez restituer...

— Je restituerai.

— Bien. Allez chercher la somme.

Au dehors, un peu étourdi, le père Prévost erra un instant avant de se décider à prendre le chemin de son logis.

— Tout de même, songeait-il, comment vais-je faire croire à ma pauvre vieille que je suis un vol...

Mais il ne voulait pas, même par la pensée, achever le mot odieux qui sonnait en son cœur comme un blasphème.

Brusquement, de nouveau redressé, le regard illuminé de cette même flamme qui devait précipiter vers l'ennemi, l'élan du héros, il se répéta le mot d'ordre que sa fierté paternelle avait adopté et qu'elle n'abdiquerait plus :

— Allons, du courage. A chacun son tour d'en avoir !

Et le front haut, il partit vers le sacrifice suprême de son honneur.

Paul VERGNET.